

des lors sa famille et lui menèrent une vie douce et assurée.

Au bout de trois ans, il arriva qu'une commande de travaux considérables fut faite à Jean Huard ; il lui fallait pour entreprendre cette affaire une avance de fonds assez forte, en égard au peu de garantie que présentait un ouvrier sans autre bien au monde que ses outils. Jean eut recours en cette circonstance à Emile, comme il l'avait déjà fait diverses fois pour des sommes moins considérables, et il en obtint les deux mille francs qu'il lui fallait.

Comme il ne savait point écrire, et que d'ailleurs Emile lui avait déjà prêté diverses fois de l'argent sans prendre de reçu, il en fut encore de même cette fois.

Au bout de six mois, Emile, qui depuis ce temps n'avait point vu chez lui Jean Huard, envoya l'un de ses commis pour réclamer la somme prêtée au charpentier ; celui-ci témoigna la surprise la plus grande, déclara qu'il y avait erreur, et dit que jamais il n'avait reçu deux mille francs de monsieur Dorvilliers.

Emile, indigné, renvoya le commis près de Huard, avec menace de recourir aux tribunaux ; Huard persista dans son indigne mensonge.

Quand le commis vint rapporter cette nouvelle réponse du charpentier, Emile se sentit le cœur brisé, car la conduite de ce misérable détruisait en lui la confiance sans bornes qu'il avait toujours mises dans les autres. Plein de colère et de douleur, il fit appeler Huard devant le juge de paix, et là il le somma de lui restituer l'argent qu'il lui avait prêté.

Huard, en face de son bienfaiteur, montra la même effronterie et persévéra dans son mensonge odieux.

"Monsieur Dorvilliers fait erreur, disait-il ; il m'a prêté, diverses fois, des sommes qui, réunies, formeraient un total plus considérable que celui dont il s'agit ; mais elles ont toujours été payées jusqu'au dernier sou."

Le juge de paix connaissait trop bien le noble caractère d'Emile pour le croire capable de réclamer une somme qu'il n'aurait pas prêtée ; mais il ne lui suffisait pas de sa conviction dans le jugement qu'il avait à rendre ; il lui fallait des preuves, et il n'en avait d'autre que la somme portée de la propre main d'Emile sur ses registres, au crédit de Jean Huard. Il fallut donc recourir au serment.

"Monsieur, dit-il au négociant, je vais réclamer de vous le serment ; j'espère qu'après ce témoignage Huard reconnaîtra sa dette."

Huard voulut parler, mais le magistrat ne lui permit point.

Emile s'avança et fit le serment qu'on lui demandait.

Un murmure approbatif se répandit dans l'auditoire, et tous les yeux se tournèrent vers le charpentier.

—Je demande à lire serment aussi, car ma cause est bonne, s'écria-t-il audacieusement.

—Huard, lui dit avec sévérité le magistrat, songez-y bien ; vous allez vous parjurer devant Dieu et devant les hommes, vous allez insulter à votre bienfaiteur. Ce sont là des fautes graves, et dont le souvenir devient terrible à l'heure de la mort et quand on va comparaître devant Dieu. La loi m'oblige à recevoir votre serment, mais songez aux conséquences qu'il peut avoir."

Huard s'avança et prêta le serment au milieu des témoignages d'indignation et de dégoût que manifestait l'auditoire.

Le magistrat renvoya les parties sans rendre de jugement.

On peut se figurer la douleur profonde d'Emile en rentrant chez lui. Ni les douces paroles de sa femme et de sa mère, ni les caresses de ses enfants, ni les consolations de monsieur Delloye ne purent lui porter un peu de consolation.

"Quoi ! s'écriait-il, la vertu n'est donc qu'un vain mot, puisqu'on peut la feindre pendant tant d'années et jeter ensuite le masque que l'on a pris et le fouler aux pieds ! Ou bien la vertu n'est-elle que négative ? la gardons-nous seulement jusqu'au jour de l'épreuve ? Si nous ne devenons pas sur-le-champ vicieux est-ce par l'unique motif que la tentation ne s'est point présentée ? Me faudra-t-il vivre dans une défiance perpétuelle ? ne croire en personne et douter de tout ? Puisque ce misérable m'a trompé, pourquoi tous les autres avec lesquels j'ai des rapports ne me tromperaient-ils point de même ? Non, vous ne savez pas, docteur, ce que je souffre, et les pensées horribles qui m'assiègent.

—C'est là, mon ami, l'effet de la douleur produite par une première déception ; il faut tâcher de vous en rendre maître et de lutter contre les pensées amères qu'elle vous cause ; car, hélas ! plus d'une fois encore dans la vie vous vous heurterez contre de semblables désenchantements. Vous êtes trop confiant peut-être, mais gardez-vous de vous jeter dans l'excès opposé : les conséquences en seraient encore plus funestes. Trop de confiance dans les hommes fait souffrir et navre le cœur et le jetterait vers l'égoïsme. Mon ami, que le ciel vous préserve de ce malheur, car il vaut bien mieux être dupe que de se jouer des autres ; il vaut bien mieux tomber dans les pièges dressés par la fourberie et l'improbité que de vivre dans une défiance perpétuelle et d'empoisonner sa vie par le doute.

—Mais à qui donc croire désormais ?

—A qui ? vous le demandez, Emile ? à qui ? Vous voyez à quelle exagération vous porte déjà ce qui vous est arrivé ? A qui ? Parce qu'un inconnu vous a trompé, devez-vous compter pour rien les preuves contraires que vous ont données tant d'honnêtes gens avec lesquels vous êtes chaque jour en rapport ? Un fait isolé doit-il prévaloir sur mille faits différents ? Vos amis, votre famille, ne sont-ils pas des témoignages éclatants en faveur de la vertu ? Quoi ! vous douteriez de cette sainte et noble croyance près de la jeune femme qui s'acquitte de tous ses devoirs d'épouse et de mère avec tant de modestie et de dévouement ? Quoi ! vous qui avez tout sacrifié à votre conscience, vous vous diriez que la conscience n'est qu'un préjugé ? Non, Emile, non.

—Il faut m'excuser, mon ami ; mais, voyez-vous, je suis encore sous l'impression de souvenirs trop vifs et trop récents. J'ai sans cesse présent aux yeux cet homme soutenant, sans trouble, sans la moindre émotion, un mensonge impudent ! J'entends sa voix jurer devant Dieu et devant les hommes, en face du Christ et la main sur son cœur, un parjure odieux !... Oh ! qu'il y a de bon dans le cœur de l'homme !..."

Le docteur prit Emile par la main, et l'emmenant près de la fenêtre qui donnait sur les ateliers, il lui montra la scène touchante qui s'y passait. Monsieur Dorvilliers, courbé par ses infirmités et par l'âge, s'appuyait sur le bras de sa femme presque aussi vieille que lui, parcourait les cuves autour desquelles travaillaient les ouvriers, surveillait leur besogne et recevait partout des témoignages de respect et d'affection ; car on ne pouvait, avec indifférence, voir ce couple sexagénaire, uni depuis tant d'années dans le bonheur comme dans l'infortune, et dont l'existence sans tache avait donné constamment l'exemple de la vertu la plus rigide. Derrière les vieillards marchait la jeune femme d'Emile, vêtue simplement et dont une extrême propreté faisait toute la toilette. Elle était charmante sous sa modeste robe de toile peinte disposée avec une innocente coquetterie ; mais comme la romaine Cornélie, sa plus magnifique parure consistait dans ses enfants, charmantes petites créatures que l'homme le plus indifférent n'aurait pu regarder sans émotion. Jugez donc de la joie qu'éprouvait leur père à les voir ainsi, blonds et frais, entourer Thérèse, et former avec elle un de ces groupes divins de maternité et de poésie, tels qu'en ont parfois reproduit sur leurs toiles glorieuses, et en les appelant Marie et Jésus, Raphaël ou Murillo.